

VIVRE
SA FRANCOPHONIE
DANS LA RÉGION
DE DURHAM

Parcours d'immigration



Coordination du projet : Prisca Malu Bakumbane

Gestion éditoriale : Suzanne K. Inc

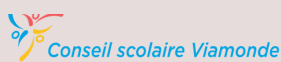
Révision linguistique : Marie-Josée Martin

Le Conseil des organismes francophones de la région de Durham tient à remercier ses bailleurs de fonds et partenaires qui ont rendu possible la réalisation de ce projet.



Immigration, Refugees
and Citizenship Canada

Immigration, Réfugiés
et Citoyenneté Canada



Patrimoine
canadien

Canadian
Heritage

©Conseil des organismes francophones de la Région de Durham, mai 2026

Tous droits réservés.

Aucune utilisation totale ou partielle de ces textes ne peut être effectuée sans l'autorisation écrite du COFRD.

RÉCITS ET TÉMOIGNAGES DE :

01 Marie Marguerite Gweth : À force d'y croire

02 Gisèle Lwamba : De père et de mère

03 Chimème Negue : Choisir et devenir sa propre personne

04 Mariamassire Sylla : Un repli stratégique



MOT DE LA DIRECTRICE GÉNÉRALE

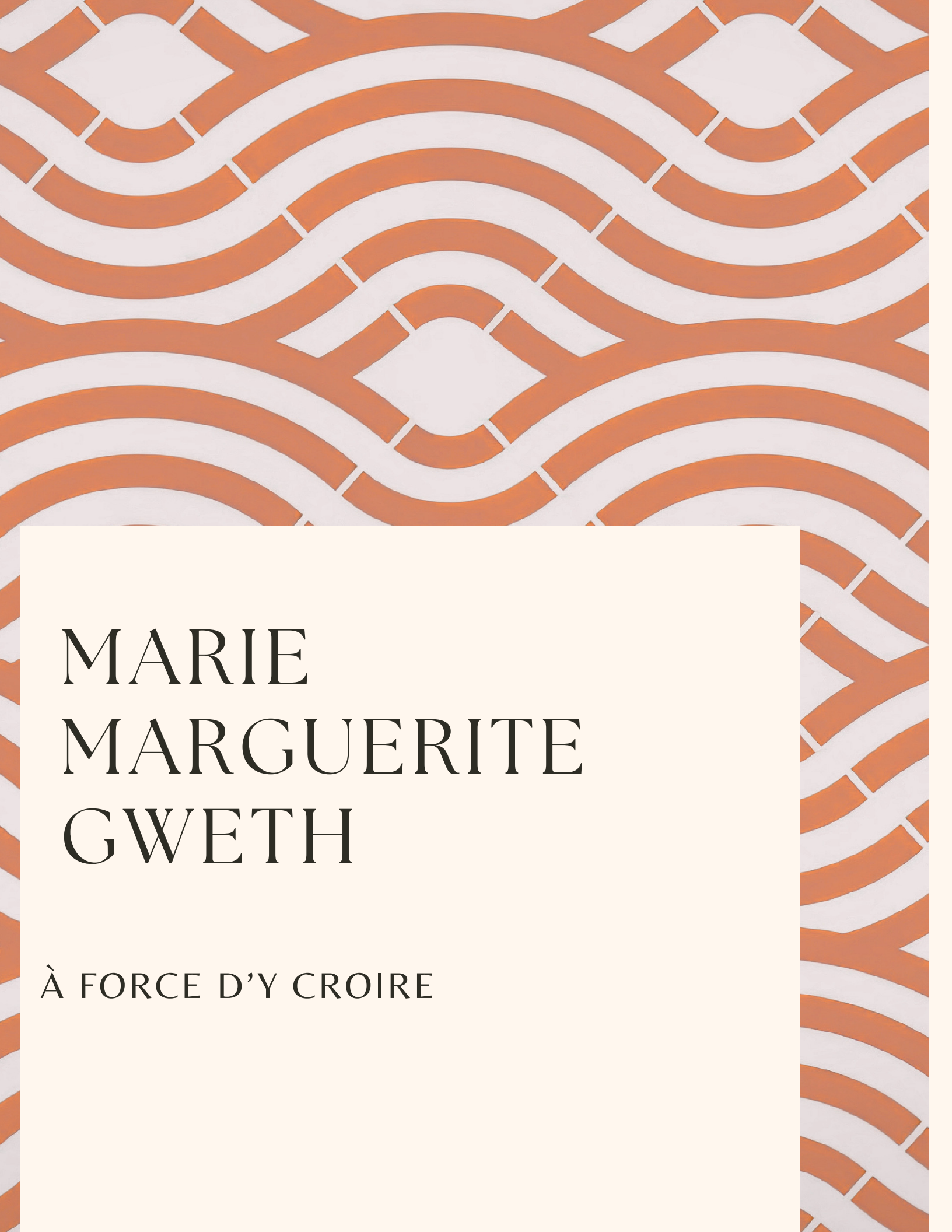
Le COFRD célèbre la francophonie sous toutes ses couleurs à l'occasion de la Semaine de la francophonie. Le projet Vivre sa francophonie dans la Région de Durham vise à renforcer l'inclusion, la fierté identitaire et la vitalité francophone dans la région de Durham.

Fruit d'ateliers d'écriture offerts aux nouveaux arrivants francophones de la Région de Durham, ce recueil documente le parcours de quatre femmes immigrantes francophones jusqu'à notre belle région.

Au nom du conseil d'administration et en mon nom, je tiens à remercier les bailleurs de fonds qui ont cru en ce projet dès le départ et dont l'appui financier en a rendu possible la réalisation. Leur confiance envers le COFRD et la communauté francophone de Durham est un moteur essentiel à notre vitalité collective.

Bien entendu, un tel projet n'aurait pas été possible sans la sincérité et la confiance des quatre participantes qui nous ont profondément honorés en acceptant de partager leur histoire avec nous. En ouvrant leurs carnets intimes à notre communauté, elles nous offrent bien plus qu'un récit : elles nous offrent un miroir de la francophonie vivante, plurielle et résiliente de Durham.

Boluwa Massina



MARIE MARGUERITE GWETH

À FORCE D'Y CROIRE

Je suis Marie Marguerite Gweth, une femme passionnée et déterminée, animée par le désir constant de se dépasser. Originaire du Cameroun, j'ai grandi dans un environnement riche en culture, en valeurs et en rêves qui a façonné la personne que je suis aujourd'hui. Très tôt, j'ai développé un profond intérêt pour les arts et l'expression personnelle. La danse, la musique, le chant et l'écriture sont devenus pour moi bien plus que des loisirs : ce sont des moyens de m'exprimer, de raconter mon histoire et de donner un sens à mes expériences.

Mon parcours a pris un tournant majeur lorsque j'ai décidé d'immigrer au Canada. Ce choix, rempli d'espoir, mais aussi de défis, a marqué le début d'un nouveau chapitre de ma vie. Comme de nombreux nouveaux arrivants, j'ai dû faire face à des obstacles liés à l'adaptation, à l'intégration et à la reconstruction de repères dans un nouvel environnement. Cependant, ces épreuves ont renforcé ma résilience, mon endurance et ma capacité à croire en mes rêves, même au milieu de l'incertitude.

À travers mon récit, je partage les différentes étapes de ce parcours :

- l'avant, avec ses aspirations et ses réalités ;
- la transition, marquée par le doute et l'espoir ;
- l'après, avec les défis d'intégration et la volonté de réussir.

Aujourd'hui, je continue d'avancer avec conviction, guidée par mes passions et par une foi profonde en mes capacités. Mon histoire est celle d'une femme qui apprend, qui tombe parfois, mais qui se relève toujours, portée par ses rêves et sa détermination à construire un avenir meilleur.

Au commencement était la parole

Autour des années 2000, je venais de réussir mon certificat d'études primaires et élémentaires (CEPE). Ma joie était grande. C'était le premier diplôme d'une jeune petite fille, l'ainée d'une famille de cinq enfants (toutes des filles). Je faisais jusque-là un parcours sans faute. Je faisais la fierté de mes parents et grands-parents et l'envie des autres enfants de mon âge. Nous nous apprêtions ainsi à emménager à Yaoundé, la capitale politique du Cameroun, dans une des banlieues où mon père, jeune ingénieur en mécanique plein de charisme, venait d'être affecté. Il avait tout pour plaire, mais faisait tout pour garder sa famille toujours en avant. Le voyage n'avait pas été lourd comme on l'aurait imaginé, au contraire il prit seulement deux heures environ. C'est l'aménagement qui n'a pas été une mince affaire : il nous aura fallu plus d'une semaine pour que maman soit assez satisfaite de la décoration de son nouveau foyer. Il faut dire au passage que Maman est une passionnée de la décoration intérieure. Très douce et très soumise à son époux, elle a toujours été cette femme battante, souriante, très bonne conseillère pour sa petite famille, le pilier sur qui l'on peut simplement se reposer en toute sécurité et à tout moment. Elle avait fait une formation en stylisme dans son enfance et s'était mariée à mon père par l'entremise de mon arrière-grand-mère paternelle à l'âge de 20 ans. Elle avait sa machine à coudre et confectionnait de temps à autre des vêtements pour des clients. À ses heures libres, elle s'organisait pour faire le petit commerce d'aliments qu'elle cuisinait et vendait devant la porte de la maison. De façon simple, nous ne manquions vraiment de rien. Nous étions une petite famille de la classe moyenne à cette époque au Cameroun et vivions notre traintrain quotidien sans trop d'ennuis.

Tant bien que mal, maman nous avait trouvé des places dans les établissements environnants et c'est ainsi que j'ai intégré la classe de 6^e année au Lycée de Nkolbisson. Quant à mes petites sœurs, elles avaient été acceptées dans des écoles publiques et privées de la place. La rentrée s'effectua sans problème. Maman avait pris le temps de coudre nos tenues de classe et papa avait tout financé. Je dois reconnaître que mes parents avaient le don de s'organiser pour nous donner le meilleur : amour, encadrement, éducation, santé, écoute, sécurité, loisirs... Nous n'étions pas riches, mais il y avait beaucoup d'harmonie et d'amour. L'intégration se passa sans accroc. Très vite nous nous sentions à notre place. Je m'étais déjà fait quelques amis dans le quartier et à l'école. Je continuais à bien progresser au point où, au secondaire, j'ai commencé à ressentir le besoin intérieur de continuer mes études hors du pays. Je me suis convaincue que ma place n'était pas seulement au Cameroun et que j'étais destinée à faire des choses hors de nos frontières. J'ai gardé cette intime conviction jusqu'à la veille de l'obtention de mon baccalauréat. Je décidai ce jour-là d'en parler à mon père. Il était certainement à mille lieues de s'imaginer que mon ambition était si grande, lui qui me voyait poursuivre mes études universitaires dans une institution de la place. C'était bien mal me connaître. Je l'attendais donc impatiemment après sa longue journée de travail. Il rentra avec une mine assez détendue. Je courus s'embrasser comme de coutume à son retour du boulot. Il me lança au passage : « Mama[1], les résultats du baccalauréat[2] sont déjà en train d'être lus à la radio. Sont-ils déjà arrivés dans votre centre ? J'imagine que ton cœur bat très fort. » Sans réfléchir, je dis : « Je me sens très en confiance, je sais que j'ai bien travaillé et que cela se confirmera bientôt. C'est donc mieux de nous connecter au poste national[3], car je veux entendre en direct le nom de ma "mère"... » Quel plaisir !!!

[1] C'est le petit nom qu'il me donnait vu que je portais le nom de ma grand-mère paternelle.

[2] Diplôme d'études secondaires au Cameroun. À ne pas confondre avec le baccalauréat universitaire en Ontario.

[3] Nom d'une fréquence radiophonique très écoutée au Cameroun.

Il entra et s'empessa d'aller prendre sa douche. Une trentaine de minutes plus tard, il revint s'asseoir sur son sofa préféré, en rotin habillé de mousse. Quelques années plus tôt, il avait gagné à la loterie. Du coup, il avait utilisé cette cagnotte pour se faire fabriquer ces fauteuils sur mesure, ainsi que la grande armoire en bois massif qui embellissait le salon et quelques autres souvenirs. Le téléviseur était fixé au milieu de cette armoire, dans un endroit aménagé exprès. Il l'avait allumé et coupé le son en même temps, car ses oreilles étaient tendues pour écouter les résultats du baccalauréat sur le poste radio. Pendant ce temps, maman s'empessait à la cuisine pour lui servir son repas. Et moi, je m'approchai lentement, m'assis à côté de lui et lui dis : « J'ai pensé qu'il serait bien pour moi d'aller poursuivre mes études au Canada. Pour la petite histoire, c'est une idée que je nourris depuis quelques années. Je voudrais faire des études en économie et pouvoir travailler dans les plus grandes entreprises mondiales. » Le choix du Canada s'est imposé simplement parce que j'avais déjà vu une dizaine de films tournés au Canada, et inconsciemment je voulais découvrir ce pays et y vivre. Après un moment de silence, mon père répondit que c'était une belle ambition, mais qu'il me reviendrait là-dessus plus tard.

La soirée tendait vers sa fin quand soudain, vers 22 h 15, ce 19 juillet 2007, un journaliste annonça les résultats du sous-centre de Nkolbisson. Les cœurs battaient la chamade. Les noms étaient classés par ordre de mérite, sans nul doute. La lecture semblait interminable avec les différentes spécialités. Enfin arriva la littérature. Il commença par la série A4 allemand, celle qui me concernait. La voix du journaliste était assez nonchalante, finalement il prononça mon nom et je crois que mon père l'avait mieux entendu par rapport à tout le monde. Il cria de joie dans la maison et me serra fort dans ses bras, accompagné de nombreuses félicitations. Il commissionna immédiatement une de mes petites sœurs d'acheter à boire pour tout le monde et c'est ainsi que la soirée se termina dans la joie et la bonne humeur.

La dure réalité de la vie

Deux semaines après, nous déménagions de notre petite banlieue, pour aller vivre dans notre propre maison, celle que mes parents avaient construite avec leurs économies. C'était aussi un moment tout à fait inoubliable. On habitait désormais à Mendong, un autre quartier de Yaoundé, et nous nous acclimations assez bien. Cependant, je m'interrogeais quant à la réaction de mes parents à mon annonce, l'avaient-ils oubliée ? Je ne savais pas que cela nécessiterait autant de temps pour obtenir une réponse. Sinon, près de trois semaines après la réussite à mon examen, mes parents me firent assoir et mon père prit la parole. Il me fit comprendre que lui et maman appréciaient l'idée que je continue mes études hors du Cameroun. En revanche, ils n'avaient pas les moyens de payer pour ça, mais ils promettaient de me mettre dans une très bonne université du pays, et c'est ce qui fut.

Trois ans plus tard, en 2010, j'obtenais ma licence en monnaie, banque et finances, et je payais moi-même pour mon entrée en 4^e année. Car bien avant la fin de ma licence, mon père avait perdu son emploi, ce qui entraîna des conséquences sévères pour la gestion de la maison et les nombreux engagements familiaux. Je prenais conscience que la vie commençait à devenir un peu difficile. Avec ma licence en poche, je déposai mon dossier un peu partout pour obtenir un stage de vacances, un stage préemploi ou un essai, mais, à ma stupéfaction, je reçus très rarement des réponses. La dureté de la vie se faisait sentir de plus belle quand, de passage chez une tante au centre-ville, je tombai sur une entreprise commerciale de la place qui faisait la publicité pour l'ouverture de sa nouvelle agence. Je m'approchai rapidement pour m'enquérir de la situation et surtout avoir plus d'informations sur les procédures de recrutement. La Providence divine aidant, ils m'informèrent qu'ils étaient en plein recrutement du personnel ; ils m'encouragèrent du coup à postuler et c'est ce qui fut.

Une semaine plus tard, le 16 février 2011, je passais l'entrevue et fus retenue comme caissière. J'avais 23 ans et j'étais assez contente de moi, surtout que ce travail me permettrait de payer facilement mes études et même d'aider à couvrir la pension scolaire de mes petites sœurs. Je savais cependant que ce boulot ne plairait pas trop à mes parents, particulièrement mon père, qui me voyait cadre dans une banque de la place. D'ailleurs, il ne manqua pas de me le mentionner.

Pour la première fois de ma vie, je voyais mon père impuissant face à une décision. J'étais habituée à le voir prendre les devants de toute chose et à les diriger avec maestria. Je le sentais amoindri du fait qu'il n'avait plus de rentrées d'argent et le poids des responsabilités était toujours sur lui. Je n'avais pas le choix d'accepter ce travail et il savait qu'il ne pouvait pas me demander de le refuser parce qu'il ne pouvait plus payer mes études dorénavant. Alors malgré lui, il me donna sa bénédiction.

Quatre mois après le début de mon travail, le soir du 20 juin 2011, mon père décéda des suites d'une courte maladie. Une douleur indescriptible me transperça le cœur et, à chaque fois que j'y pense, elle revient. Je crois que ça sera toujours ainsi pour le restant de ma vie. Je venais de perdre mon pilier, », le fondateur de notre famille, son roc, son protecteur. J'ai pleuré, crié de douleur, j'en perdais la tête. Le deuil et l'après-deuil furent atroces... Je voyais les regards de pitié et de compassion qui étaient déposés sur nous. Les gens nous réconfortaient en nous disant que nous n'étions pas seules, que papa veillait sur nous de là où il se trouvait...

Je regardais ma pauvre mère et mes quatre petites sœurs, je prenais conscience de devoir les soutenir toutes les cinq et, de ce fait, d'être devenue très tôt cheffe de famille. Car les revenus que ma mère tirait de son métier de couturière, entretemps, en avaient pris un coup parce qu'elle se plaignait constamment d'avoir mal aux yeux et au dos. Ce n'était plus évident pour elle de travailler. Et donc, petit à petit, les clients s'étaient faits rares et elle vivait surtout de son petit commerce de nourriture dans une école du quartier et de la pension de retraite de notre père. Mais cela se voyait que ce n'était vraiment pas assez.

La vie de caissière n'était pas facile. Je découvrais un monde de mesquinerie, de commérages et de ragots. La bonne nouvelle était la régularité et la ponctualité des salaires que me versait mon employeur. Ce sont elles qui me gardaient là malgré tout. Deux ans après, je constatai avec amertume que je ne progressais pas, contrairement à plusieurs autres collègues. Je m'interrogeais sur ce qui n'allait pas. Je commençais à ressentir de la frustration. J'entrepris de déposer ma candidature ailleurs. Je me sentais étouffée déjà, car j'estimais mon rendement plus que d'autres, mais j'étais toujours clouée au même poste de caissière. Dans cette phase de dépression, je crois que la seule chose qui me retenait, c'était mon salaire, qui était passé entre temps à 125 000 francs CFA (environ 305 dollars canadiens). Avec les petites économies de maman, nous tenions assez bien la maison. Toutes mes sœurs réussirent à obtenir leur baccalauréat et certaines, leur master 2[4]. Cela me galvanisait davantage et me rendait fière de cette famille. Car il faut signaler que j'avais dû suspendre mes études après le master 1, que j'avais mis deux ans à obtenir parce que le rythme et la charge de travail étaient énormes.

[4] L'équivalence de la maîtrise en Ontario.

Et dans cet engrenage, je me rendis compte que bien que possédant une maîtrise en économie monétaire et en mathématique financière, en plus de ma licence en banque et finances, aucune entreprise financière ne m'accordait d'entrevue. Je faisais plusieurs concours pour entrer à la fonction publique qui restaient sans suites, et un silence funèbre suivait toutes mes demandes d'emploi. Moi qui avais toujours rêvé de travailler à la Banque mondiale, je voyais maintenant cela comme une utopie, car si les boîtes de microfinances de la ville ne m'acceptaient pas et ne me laissaient pas acquérir de l'expérience, comment arriverais-je un jour à la Banque mondiale ? C'était vraiment pénible d'y penser, mais intérieurement, une force me disait toujours de ne pas baisser les bras, que les choses s'amélioreraient. Alors, je gardais le silence.

Mes sœurs devenant de plus en plus autonomes, je me mis à épargner pour mon projet de voyage. Je pensais au fait que je devais me bâtir, construire ma maison, me lancer dans l'entrepreneuriat afin de faire fructifier mes économies...

Quatre ans plus tard, j'obtins enfin un poste de responsabilité. Il apparaissait comme une réponse du ciel, une aubaine qui me permettrait de mieux économiser pour ficeler mes projets. Car ayant longtemps attendu, j'avais fini par me lasser de cette entreprise, mais j'y étais comme attachée, car je n'avais pas d'autres sources de revenus. Et donc malgré moi, j'y allais tous les jours comme une forcenée. J'effectuais tout de même mon travail avec professionnalisme et en toute responsabilité. Cela me vaudra d'ailleurs au passage des reconnaissances ça et là. Seulement, je restais focalisée sur le fait que je valais plus et méritais mieux. Pour d'autres, j'avais peut-être une estime exagérée de moi, mais moi, je me disais toujours — et je pense que ça dépend peut-être du moule dans lequel j'ai été forgée — qu'il faut viser loin pour avoir mieux et que, puisque le rêve est permis, il ne faut pas s'en priver.

Le parcours de la combattante... et la rencontre avec mon futur époux

C'est dans cet état que je commençai donc à mettre sur pied mes petites stratégies pour avoir plus d'argent. Après deux ans à occuper toujours ce poste de responsabilité, je m'essayai dans l'entrepreneuriat, principalement l'agriculture. Je lançai une très grande plantation de banane-plantain dans mon village : près de 2 hectares. Il produisit parfaitement bien malgré les tracasseries liées à la gestion, aux aléas, aux discussions de terrain champêtres, vols divers... Fatiguée et découragée, je confiai finalement la récolte à ma maman qui se chargea de soutenir la maison avec les revenus qu'elle en tira. J'avais investi, mais je n'eus aucun retour sur mon investissement. Cela ne m'arrêta pour autant pas. Plus tard, je me lançai dans les produits cosmétiques. Je me plaisais à acheter divers produits de beauté, comme des cheveux humains et des accessoires, puis à les revendre. J'avais des collaborations avec certains fournisseurs qui, moyennant un pourcentage, me permettaient de les payer seulement après la vente. Je le fis pendant plus de deux ans et cela fit grandir en moi l'idée d'ouvrir un institut de beauté. Je découvris une passion enfouie en moi pour tout ce qui est esthétique et coiffure.

Parallèlement, après plus de neuf ans dans la même entreprise, je gagnai une nouvelle promotion, qui augmenta à la fois mes responsabilités et mon niveau de confort. C'était un très bon poste de responsabilités, couvrant deux régions. Je crois que, pour une fois, j'appréciais et reconnaissais que les choses étaient maintenant en train de changer dans le très bon sens. Je rendis grâce à Dieu de m'avoir donné la force de persévérer.

Je me voyais déjà faire une longue carrière dans cette entreprise... Oui, je me projetais déjà. Je commençais même à me dire que mon projet de voyage au Canada, ce serait maintenant juste pour les vacances, car je pouvais me le permettre sans problème. Rendue à 32 ans, je n'étais pas mariée, je n'avais pas encore d'enfant, je m'étais tellement focalisée sur ma réussite professionnelle que j'avais en fait oublié ce côté-là de la vie. Je pouvais déceler les ragots à mon sujet à des kilomètres, sentir les regards inquisiteurs à chaque fois que ce débat s'ouvrait entre les collègues ou dans ma famille. Mais, bizarrement, cela ne me préoccupait pas plus que ça. J'avais eu une ou deux relations amoureuses entretemps qui s'étaient soldées par un échec. Je restais convaincue néanmoins que le Seigneur avait un plan pour moi et que je n'avais pas à me mettre une quelconque pression pour quelque chose qui ne dépendait pas entièrement de moi.

Je découvrais avec beaucoup de gaité que mon nouveau poste m'accordait plus de liberté, j'étais maitresse de mon temps et c'est ainsi que je décidais de retourner à l'école pour finaliser mon master. J'avais toujours au fond de moi ce sentiment d'inachevé et donc je me disais toujours intérieurement que, si le temps le permettait, je terminerais mon master 2. Aussitôt pensé, aussitôt fait. En octobre 2020, je m'inscrivais dans une université de l'Ouest du Cameroun, où je vivais dorénavant, y ayant été affectée pour des besoins de services. Je choisis le master professionnel en banque, assurance et bourse. Parallèlement à mes études, je poursuivais mon projet d'ouvrir un institut de beauté mixte. J'avais déjà emmagasiné une bonne somme d'argent et j'étais, comme on le dit dans le jargon camerounais, assez « assisse ».

Allier l'école au travail et à mon projet d'institut de beauté fut un vrai parcours du combattant. Mais je me motivais en me disant : « Tu le fais pour une bonne cause, alors reste concentrée ». Vers la fin de ma deuxième année d'études, en mars 2022, je rencontrai celui qui deviendrait un an et demi plus tard mon « époux et tendre mari ». À y repenser, rien ne me prédestinait à être sa femme, nous étions si différents : lui, très calme, mature, taciturne, philanthrope et introverti ; moi, tout le contraire, fouguese, grande gueule parfois, bien que très travailleuse, mais aussi très capricieuse. Certaines langues pendues ont longtemps dit à mon sujet que « j'étais très dure pour une femme, que je devrais apprendre à temporer. » À vrai dire rien n'y faisait. J'ai toujours été une boule d'énergie que je distillais sur mon passage. Que cela plaise ou déplaise, je n'en faisais toujours qu'à ma tête, et personne ne me menait en bateau pendant longtemps. Par-dessus tout, je produisais de très bons résultats et cela me galvanisait davantage, ainsi que mes supérieurs hiérarchiques et même plusieurs de mes collaborateurs malgré tout.

Me conquérir n'avait pas du tout été aisé pour mon chéri. Il en avait vu des vertes et des pas mures. Quand j'y repense, je comprends juste que le Seigneur me l'avait destiné et que mes petites batailles n'allaient en rien le décourager. Ce monsieur a su combler un grand vide dans ma vie. Il a été une oreille si attentive, une aide incommensurable. Il me soutenait dans tout et répondait toujours présent quand il le fallait. Jamais je ne l'entendais dire quelque chose de déplacé à l'endroit de quelqu'un d'autre. Très mesuré et réfléchi dans sa prise de parole, il avait toujours les mots justes quand il le fallait.

Recevoir des lettres matinales était dorénavant mon quotidien. Au début, je trouvais cela très ringard, mais avec le temps cette routine a commencé à me plaire. Je découvris un monsieur authentique qui avait le cœur sur la main. J'aimais la poésie qu'il utilisait dans chacune de ses lettres. Ça se voyait qu'il adorait l'écriture, un homme de lettres, il avait fait des études en sciences sociales avec, pour approfondissement, la philosophie, le français et les arts, particulièrement la musique. Il m'avait donné comme surnom « sa plus belle fleur du jardin » et avait toujours été d'une tendresse à nulle autre pareille. Oh là là ! je commençais à m'en rendre compte et à apprécier de plus en plus sa compagnie. Cependant, il y avait un petit problème que je remarquai rapidement sur le plan financier. Malgré ses efforts, il n'avait pas eu la chance de tomber sur des entreprises qui appréciaient à leur juste valeur les employés. Il travaillait énormément, mais faisait face à une réalité qui a longtemps sapé la vie des travailleurs au Cameroun : arriérés de salaire, licenciements abusifs, trafic d'influence... Pendant des années cela n'a véritablement jamais inquiété personne. Je me rendis compte une fois de plus de la chance que j'avais d'être dans une entreprise qui avait contribué grandement à mon ascension sociale. Je rendais davantage grâce à Dieu. Ce monsieur, malgré sa situation, n'hésitait pourtant jamais à s'occuper de moi comme si nous fussions déjà mariés. Il a su faire ressortir en moi tous les bons côtés, et cela, jusqu'à présent. J'apprends beaucoup auprès de lui. En fait, il est simplement mon amour et l'homme de ma vie.

Pendant ce temps, malgré mes efforts et ceux des personnes qui me soutenaient, l'institut de beauté s'avéra un échec total et ferma ses portes après un an et demi d'existence. Des millions engloutis et des rêves brisés. J'appris de mes erreurs : un institut géré par d'autres personnes, même avec toute la volonté du monde, ne pouvait pas facilement tenir. On ne peut véritablement pas s'en remettre entièrement à des employés.

En plus, je compris finalement que l'ouverture avait été prématurée, que les cibles et l'étude de marché avaient peut-être été bâclées. Dans tous les cas, j'essuyais un nouvel échec entrepreneurial, mais je tirais des leçons. Et c'est ce qui est aussi bien. J'étais disposée à mettre de côté les affaires pour un temps, question de bien réfléchir avant de me relancer peut-être plus tard. Considérant l'impasse dans lequel moi et mon compagnon de vie nous trouvions — lui au travail, moi dans mes ambitions entrepreneuriales —, je proposai d'immigrer ensemble au Canada dans l'espoir d'un avenir meilleur. Il n'était pas enthousiaste vu ce que cela nécessiterait comme dépenses. Il disait ne pas être prêt. Je réussis à le convaincre et c'est ainsi que, tout doucement, je devins sa banque : il me remettait chaque franc^[5] qu'il gagnait parce que, disait-il, « C'est toi qui as fait gestion et économie, je crois que tu es mieux placée pour gérer nos avoirs. » Et j'appréciais cette marque de confiance, bien que voyager à ce moment-là ne me semblait plus une priorité, mais plutôt une nécessité pour permettre à mon futur foyer d'avoir un souffle nouveau et surtout de viser une meilleure stabilité dans le futur. En plus de permettre à mon mari de se donner la chance d'un meilleur avenir, je me disais que là-bas, je pourrais certainement enfin travailler dans mon domaine, soit la finance et les services bancaires. J'enclenchai donc la procédure en passant le test de français, que je réussis sans difficulté, et j'envoyai en même temps les documents scolaires à l'évaluation. En juin 2023, j'entrais dans le bassin Entrée express pour la première fois. Deux jours après, je recevais la notification que je n'étais pas admissible. Cela ne m'effraya nullement. J'étais assez armée en informations concernant la procédure. J'avais intégré plusieurs groupes de partage d'information à ce sujet. Je compris donc que j'avais dû commettre des erreurs en remplissant les formulaires. Avec mon compagnon de vie, nous décidâmes de retenter notre chance. En aout de la même année, nous entrions de nouveau dans le bassin et croisions les doigts pour un tirage dans les prochains jours.

[5] Monnaie d'anciennes colonies de la France, dont le Cameroun.

Étrangement, silence radio. Les témoignages des uns et des autres, qui disaient avoir été tirés deux, quatre ou huit semaines après, nous laissaient un peu perplexes. Je commençai à me demander pourquoi notre invitation prenait autant de temps. Les tirages se succédaient, mais on semblait oublier notre tour...

Qu'à cela ne tienne, nous nous concentrons entretemps sur ce que nous pourrions faire sur place. Et c'est dans cette lancée qu'en décembre 2023, à mes 35 ans, je disais oui à l'homme de ma vie, dans une cérémonie civile authentique, sans strass ni paillettes, juste comme on le souhaitait, avec beaucoup d'amour. À une autre époque, je n'aurais certainement pas accepté que la célébration de mon mariage s'effectue dans une si grande simplicité. Mais la nouvelle moi, qui voyais dorénavant la vie sous un angle bien différent, y pris grand plaisir. J'étais officiellement l'épouse de mon chéri et je m'attelais à rendre mon foyer toujours convivial. Je recevais de nombreux conseils de mes mamans africaines : « Tu devras dorénavant te comporter comme ceci ou comme cela, tu devras... » Et ainsi de suite de suite. J'avoue que tous ces conseils me soulaient un peu, mais je les acceptais avec bienveillance. Vous connaissez le contexte africain, on écoute toujours les parents. La vie battait ses ailes sans souci, nous avions presque oublié que nous étions dans le bassin depuis près de six mois. Mais en février 2024, nous recevions enfin l'invitation à commencer la procédure d'immigration à proprement parler et, trois mois plus tard, nous avions nos visas pour le Canada.

Du rêve à la réalité

J'étais très heureuse, mais mon mari encore plus. Il tenait d'ailleurs à ce que nous quittions le Cameroun immédiatement. Moi, j'étais comme à la croisée des chemins. Je bénissais l'Éternel pour cette belle opportunité en me rappelant la première fois que j'avais parlé de ce projet à mon feu père. Je me disais intérieurement : « Papa, ça n'a pas été facile, le chemin aura été jonché d'obstacles, mais finalement tout est bien qui finit bien. » Après plus de 16 ans, je voyais enfin ce projet se concrétiser. Cependant, je restais tout de même préoccupée. Je regardais l'entreprise où j'avais fait mes débuts à 23 ans et que j'avais longtemps considérée comme un tremplin. Tout le chemin parcouru, les efforts consentis, les joies, les souvenirs et les pleurs, les dépressions aussi parfois... Tout cela apparaissait dorénavant comme des étapes nécessaires qu'il fallait que je traverse pour bien grandir. Je ressentais un sentiment de satisfaction personnelle et je me félicitais d'avoir été très brave, d'avoir été la digne fille aînée d'une fratrie de cinq qui avait toujours répondu présente quand il le fallait. La jeune épouse, elle, devrait maintenant se concentrer davantage sur son avenir auprès de son époux et fonder une famille. Même étant consciente de cela, je ressentais comme une réserve qui m'empêchait de prendre les billets d'avion. Je constatais avec beaucoup d'étonnement que j'étais finalement très attachée à cette entreprise qui avait véritablement contribué à faire de moi la personne que j'étais devenue. J'avais du mal à me détacher.

Je crois que le déclenchement se fit lorsque je constatai que j'étais enceinte en juillet 2024, grossesse qui se termina par une fausse-couche quelques mois après. Cela fut une autre grosse déchirure, une blessure qui ne cicatrisera peut-être jamais. Car pour une fois dans ma vie, je portais la vie. Tout semblait si différent, je prenais réellement conscience que j'étais une femme, je donnerais bientôt un enfant à mon mari, on m'appellerait bientôt maman.

Perdre cette grossesse fut une épreuve très difficile. Les membres de ma famille jouèrent auprès de moi le rôle de psychologues, mon mari surtout. Il fut magistral dans ce rôle, me promit d'être toujours là pour moi tant que le Seigneur lui accorderait des jours sur terre, m'assura que nous ferions d'autres enfants et qu'il était peut-être temps que je lâche prise au travail et que j'accepte de découvrir d'autres horizons, lesquels nous réserveraient certainement d'agréables surprises. C'est ainsi que j'acceptai enfin de m'envoler avec lui pour l'Amérique du Nord.

Le voyage fut facile, mais épuisant : près de 15 h dans les airs. Nous arrivions enfin à Pearson le 16 novembre 2024. Après le remplissage de toute la paperasse par les agents d'immigration, nous prenions la route vers notre maison d'accueil. Le climat glacial tant parlé ne se fit pas attendre longtemps. Dès notre sortie du site, nous confirmions un froid violent qui nous envahissait et prenions conscience très vite que nous n'étions pas très bien protégés. Le temps de mettre les valises derrière la voiture du confrère qui était venu nous chercher à l'aéroport pour nous conduire à la maison d'hôte, et nous commençons à greloter. Fort heureusement, l'intérieur de la voiture était chauffé, cela nous permit de remettre nos idées au clair en sympathisant avec notre nouveau colocataire. Pendant tout le trajet, j'observais le panorama à travers la vitre. J'étais juste égayée et je me disais : « C'est encore plus beau vu de près qu'à travers le petit écran de la TV. » Tout se déroulait sans problème. Nous étions bien arrivés et bien accueillis. Nous recevions de nombreux conseils de la part des anciens et nous essayions tant bien que mal de nous retrouver dans ce nouvel environnement.

Trois semaines après notre arrivée, nous n'étions plus dans l'émerveillement, nous constations avec stupéfaction que nos économies s'épuisaient rapidement et qu'il fallait chercher vite quelque chose à faire. Avec l'aide de la maitresse de maison d'hôte, je me faisais embaucher dans une garderie bilingue de la place juste un mois après. Travailler à la garderie était un grand défi, totalement différent de ce à quoi j'étais habituée. Je touchais ma première paye canadienne deux semaines plus tard : 1 300 \$. Convertie en francs CFA, cette somme équivalait à presque tout mon salaire du Cameroun pour une année. Je me réjouissais en me disant « ça commence plutôt pas mal ». Cependant, j'étais consciente que cela demandait beaucoup de sacrifices. J'entrepris parallèlement de postuler en ligne dans des entreprises à vocation financière. C'était catastrophique. La maîtrise de l'anglais se posait comme une condition sine qua non pour avoir la chance d'être embauchée. Je commençai vite à différencier et diversifier mes demandes. Je m'inscrivis aussi aux cours de langue en soirée pour améliorer mon niveau d'anglais tout en travaillant en journée en garderie. Ce n'était vraiment pas évident, surtout que j'avais un peu perdu l'habitude de ce rythme intense de travail. Avant notre départ du Cameroun, je pouvais gérer toutes mes tâches en 4 h de temps maximum et relaxer le reste de la journée. Du coup, cette nouvelle course contre la montre m'épuisait plus qu'elle ne me faisait du bien. Je me demandai s'il ne serait pas préférable que je rentre au Cameroun et pour y reprendre mon poste. Car, pour la petite histoire, je n'avais pas démissionné, mais plutôt demandé à ma hiérarchie de m'accorder une mise en indisponibilité de quelques années. Ce qui avait été fait sans ambages. Mais je me ressaisis vite en me disant « Madame, tu es une femme mariée déjà. C'est toi qui veux fonder une famille et c'est encore toi qui veux rentrer parce que tu fuis les difficultés ? Comment feras-tu les enfants que tu souhaites avoir si tu rentres au Cameroun ? Es-tu prête à éduquer tes enfants seule si jamais tu rentres même étant enceinte, par exemple ? »

Toutes ces questions me taraudaient incessamment l'esprit. Je me résolus à supporter, la situation d'autant plus que mon chéri peinait à trouver quelque chose, même de temporaire. Il dut passer près de huit mois à la maison, se tournant les pouces et se demandant finalement ce qu'il était venu faire dans ce pays. Et pendant ce temps, je devais charbonner, même si l'idée de démission me traversa l'esprit après deux mois dans cette garderie. Je n'en pouvais plus, j'éclatais en sanglots chaque soir, mais comme le loyer nous prenait la moitié de mon revenu, je n'avais pas d'autres choix que de continuer en attendant de trouver mieux. Avec un peu de recul, j'ai compris que nous aurions pu procéder autrement et recevoir l'aide du gouvernement pour les ménages à petit revenu. Seulement, nous ne savions pas alors comment procéder et même nos hôtes semblaient assez mal informés à ce sujet. Du coup, nous continuions à subir en silence tout en priant le Seigneur pour qu'il ouvre les portes. Notre intégration en dehors du côté professionnel a été plus ou moins facile. Nous avons eu la chance de côtoyer des personnes vraiment bienveillantes qui n'hésitaient pas à nous donner quelque chose. Six mois après notre arrivée, nous décidâmes de prendre un petit appartement avec un bail à nos deux noms et quittions ainsi la colocation dans la maison d'hôte. Nous étions fiers de ce petit succès et restions par-dessus tout optimistes pour la suite. De temps à autre, mon chéri faisait valoir son talent d'artiste-balafoniste[6]. Il obtenait des petits contrats pour des soirées à l'afrique et se bâtissait de bouche à oreille une réputation.

Neuf mois après notre arrivée, ayant bien étudié le terrain et les tendances du marché du travail, je me décidais à réorienter ma carrière pour enseigner les affaires et le commerce général dans les établissements d'enseignement secondaire. En effet, je me suis dit que je devais impérativement mettre mes années d'études et d'apprentissage à profit.

[6] Le balafon est une forme de xylophone africain fait de lames de bois.

Donc, si travailler dans une banque n'était finalement pas aussi difficile que je l'aurais imaginé, au moins je pouvais enseigner cette matière, car je me sentais très à l'aise là-dedans. Pour mon époux, cela avait toujours été évident qu'il continuerait en enseignement dans son pays d'accueil. Nous obtenions donc nos admissions dans des universités différentes de l'Ontario quelque temps après et entamions nos études en septembre 2025.

Où en suis-je maintenant ?

Nous sommes à temps plein aux études depuis quelques mois. Je découvre un nouvel horizon avec beaucoup de nuances et qui semble aussi bien prometteur. Les cours se déroulent tranquillement. Les enseignants sont professionnels. Mon stage s'effectue dans un établissement secondaire de la place. Côté finance, nous vivons principalement du RAFFEO[7] et sommes au bord de l'asphyxie, car de nombreuses pressions financières viennent de ma famille. En effet, deux de mes petites sœurs ont, malheureusement, développé le cancer, ce qui a rendu très précaire la situation dans laquelle elles vivent. Elles se battent nuit et jour pour leur santé et, de mon côté, je dois en même temps jouer mon rôle d'épouse, d'ainée et de cheffe de famille, et épauler tout ce monde malgré les difficultés que je traverse. Fort heureusement, mon époux demeure un ange bienveillant qui joue toujours à la perfection son rôle sans se plaindre. Il me soutient comme il peut, parfois même au-delà de ses capacités. Je me sens chanceuse de l'avoir et bénis le Seigneur tous les jours pour sa vie. Nous nous soutenons mutuellement et véritablement comme le disait le slogan de notre mariage : « ensemble dans la même direction ». Nous restons focalisés et très optimistes pour le futur.

[7] Le Régime d'aide financière aux étudiantes et étudiants de l'Ontario, une aide offerte par le gouvernement provincial de l'Ontario aux étudiants résidant dans la province, en fonction des coûts d'études.

Nous postulons pour des suppléances en attendant d'obtenir notre baccalauréat en éducation. Mon rêve, si précieux, de travailler à la Banque mondiale, vous vous demandez certainement ce qu'il en est ? Ai-je abandonné ? (Rires) Je vous dirais, non ! je l'ai juste mis entre parenthèses question de bien me positionner et de voir comment rebondir ou contourner. Le terrain imposant la manœuvre, il faut être assez stratège. En même temps, j'ai pu constater qu'il me fallait posséder certaines certifications pour mettre toutes les chances de mon côté. Pour cela, il faut une bonne préparation, donc je décale simplement pour le moment. J'y reviendrai certainement.

À ce stade de mon parcours, je peux dire que j'aperçois plus ou moins déjà le bout du tunnel. Je confirme que le Canada est véritablement une terre d'opportunités. Mais qu'on ne se trompe pas, ces opportunités ne se ramassent pas facilement. Il faut travailler, et très dur. Il faut avoir des stratégies de progression et, surtout, avoir l'esprit ouvert. Car rien n'est donné. Au contraire, comme le dit Dieu dans la Genèse (3, 19) : « l'homme travaillera à la sueur de son front et devra labourer la terre pour y trouver à manger ».

La leçon à tirer ici, c'est véritablement de constater que la vie n'est pas toujours un long fleuve tranquille. On la vit pleinement, il faut développer une grande capacité de résilience et s'ouvrir à la diversité. L'on peut avoir de grandes ambitions, mais il faut d'ores et déjà avoir une très belle discipline et organisation de vie, s'entourer de bonnes personnes et de vraies, celles qui nous soutiennent indéfectiblement et nous poussent vers l'avant, et, par-dessus tout, mettre le Seigneur au centre de nos vies.



GISÈLE LWAMBA

DE PÈRE ET DE MÈRE

Le métissage, une malédiction ?

Le métissage était devenu une sorte de malédiction en République démocratique du Congo (RDC). Être métis ou métisse dans les rues de Kinshasa était dangereux, autant qu'être étranger.

À cause des origines du Père de Moïse Katumbi, tous les métis étaient considérés comme des ennemis. Et ça juste parce qu'il s'était présenté comme candidat aux élections.

Cependant, depuis que le Congo existe, personne n'a traité les métis aussi mal que ce gouvernement.

Lors des élections, les métis avaient peur d'aller voter sous peine des représailles de la part des membres du parti au pouvoir.

En ce temps-là, je me réservais de divulguer mon appartenance politique de peur d'être rejetée par mon entourage qui était en majorité lié au pouvoir. Sachant que c'était des gens qui trahissaient facilement, je ne pouvais pas parler politique en public.

À la veille des élections, j'ai publié sur les réseaux sociaux les activités de notre parti et tous les amis m'ont bloquée. Le jour des élections, les bureaux de vote étaient remplis de monde. Et ceux qui étaient venus pour voter en faveur de mon Président étaient mal vus, comme qui dirait, parce que c'était comme s'ils étaient venus voter pour un étranger.

Et comme par hasard, il y a eu des émeutes parce que les gens n'ont pas pu tous voter sous prétexte qu'il n'y avait pas assez des machines à voter.

Heureusement pour nous, nous savions que notre candidat gagnerait. Après publication, le candidat sortant était élu avec plus de 70 % des votes. Allez y comprendre quelque chose...

Et comme si cela ne suffisait pas, pour confirmer leur mensonge, ils ont envoyé leur milice pour disperser les gens dans les bureaux des votes.

J'ai été attaquée personnellement par ces individus armés et très dangereux. Voulant me protéger, un de mes collègues a subi des coups et blessures, dont une au bras gauche causée par une machette. Le soir même, nous avons appelé notre responsable d'antenne du parti, qui nous a dit de ne pas rentrer tout de suite à nos domiciles respectifs. Quant à moi, j'ai dû me réfugier chez une amie d'enfance qui m'a hébergée pendant un mois jusqu'au jour de mon départ pour le Canada.

Sauver sa peau

Ayant un visa de tourisme depuis plus de deux ans, je me disais qu'après les élections, j'irais au Canada pour des vacances, mais avec la situation d'insécurité qui régnait dans la ville, j'ai décidé de partir pour quelques jours histoire d'oublier tout ce qui s'était passé. Après une aventure avec mon amie Brigo, j'ai finalement pris l'avion pour Addis-Abeba et de là-bas un autre vol pour Toronto.

Je me rappelle que je n'avais pas prévu un manteau d'hiver, et c'est un ami qui m'en a apporté un à l'aéroport.

Je suis arrivée au Canada un vendredi du mois de janvier et il neigeait ce jour-là, il faisait froid comme pas possible. Vous auriez dû me voir, je sortais d'une fournaise de 35 ° et me retrouvais à -13 le même jour, habillée comme en été avec tee-shirt et legging, baskets aux pieds.

J'ai été accueillie par un couple d'amis de longue date, qui m'ont hébergée un temps et m'ont accompagnée chez l'avocat, à qui j'ai eu à raconter mon histoire.

L'avocat a pris le temps de m'écouter et m'a ensuite dit : « Madame, je suis dans le regret de vous dire que vous êtes désormais en exil ou en situation de demande d'asile... »

Tout porte à croire que je suis exilée politique, alors que je n'avais pas prévu cela. Ayant un bébé de 16 mois que j'ai dû confier à ma sœur Sandra, je ne pensais pas une seule seconde que je n'allais pas revoir mes enfants de sitôt. Un mois après, je commençais à avoir des regrets, des insomnies et, pour finir, des crises d'angoisses, sans compter le sentiment d'échec qui m'habitait. Et je ne pensais même pas que j'aurais du mal à trouver un emploi, puisque je n'avais aucune idée qu'il me fallait un permis de travail pour baigner dans le monde du travail. Avec mon avocat, j'ai entamé la procédure d'obtention du permis.

Cependant, ce furent les quatre mois les plus longs de ma vie, les journées semblaient plus longues et les nuits, n'en parlons pas. J'ai eu l'impression de reculer de dix ans en une semaine. J'ai passé des nuits blanches à enchaîner des films et séries sur Netflix, et comme mon anglais n'était pas top, il a fallu que je me mette à l'apprendre. Pour la petite anecdote, à chaque fois que j'allais faire des courses, il fallait que je fasse répéter le vendeur ou la vendeuse pour être sûre de bien comprendre. Souvent, je ne captais rien du tout...

Une oasis francophone

Un bon matin, lors de ma marche matinale, sans le savoir, j'ai passé devant l'immeuble du CFORD où j'ai entendu une femme parler français. Curieuse de savoir d'où elle venait, je lui ai parlé et, à ma grande surprise, elle était Congolaise comme moi. Émue, je lui ai demandé si je pouvais attendre avec elle l'ouverture des portes, elle a accepté et c'est ainsi que j'ai découvert le CFORD, où on m'a accueillie et aidée à voir clair dans mon aventure au Canada.

Le service d'établissement m'a ouvert les portes de différents services, dont celui de l'emploi, grâce auquel j'ai trouvé un job dans une garderie comme assistante à la petite enfance.

Je venais du monde des affaires, plus particulièrement de la logistique, j'ai dû m'imposer malgré tout. Celles qui connaissent l'Afrique savent de quoi je parle. Dans un monde fermé aux femmes, pour réussir, il faut fournir plus d'efforts que d'autres... alors travailler avec les enfants, j'avoue que ce n'était pas facile. J'étais comme un cheveu tombé dans la soupe. Étant mère, je pensais que ce serait facile, mais non, je m'étais surestimée. Je pensais que ce serait facile, mais non, j'ai rencontré plusieurs défis. Entre autres : la barrière de la langue, l'intolérance ainsi que le système éducatif canadien. N'ayant pas le choix, j'ai appris à m'intégrer et à découvrir chaque culture dans ce monde multiculturel. Pour moi, c'est un privilège d'apprendre et de découvrir la société canadienne d'aujourd'hui. Je suis fière d'apprendre des autres et, en même temps, de partager mon expérience.

Mon souhait est de m'installer ici, de faire venir mes enfants et de refaire ma vie, si Dieu le permet, bien sûr. Je rêve d'un monde où tous ont droit à une seconde chance, peu importe leur passé.

Le Canada est un pays d'accueil aux mille couleurs où il fait bon vivre, le seul pays où tant de gens rêvent de venir pour élever leurs enfants dans la sécurité et loin de la misère. Je prie le bon Dieu que ce pays reste tel qu'il est, et au diable Trump qui veut l'annexer aux États-Unis d'Amérique !

Je tiens à remercier Mme Suzanne et Prisca pour m'avoir donné l'opportunité de placer quelques mots de mon histoire dans ce livre.



CHIMÈNE NEGUE

CHOISIR ET DEVENIR SA PROPRE
PERSONNE

Une vie toute tracée

« Je suis née dans une vie qui semblait déjà tracée, mais j'ai vite compris que la route ne me façonnerait pas toute seule. Chaque pas, chaque parole, chaque épreuve est encore en train de me former, et je suis seulement au début de ce que je peux devenir. »

Je m'appelle Chimène Negue. Mon histoire est celle d'une femme qui a appris, à travers les épreuves, que la pensée, la parole et la volonté peuvent transformer une vie. Entre maternité précoce, reconstruction personnelle et migration vers le Canada, j'ai choisi de croire que chaque obstacle pouvait devenir un chemin. Aujourd'hui, je suis encore en train de construire cette personne et cette vie que j'imagine depuis longtemps, pas à pas, avec la conviction que mon histoire est seulement au début de ce qu'elle peut devenir, celle d'une femme qui a refusé d'abandonner pendant qu'elle était encore en train de devenir elle-même.

Je suis née dans une vie qui, au départ, semblait simple. Enfant, je n'ai jamais manqué de l'essentiel. Mes besoins matériels étaient comblés ; mon quotidien stable, presque doux. Une structure existait autour de moi. Pourtant, avec le recul, je comprends qu'il y avait un vide silencieux : je n'ai pas connu l'amour tel qu'on le décrit, celui qui enveloppe, rassure et construit. Mais à cet âge, je ne savais pas encore mettre des mots sur ce manque. Je vivais, j'avais portée par l'idée que la vie suivrait naturellement son cours, poussée par les attentes silencieuses et les espoirs déposés sur moi.

L'éducation, la voie royale

Mon père avait une vision pour ses enfants. Il croyait profondément que l'éducation serait notre fondation, notre protection et notre élévation. À une époque où les écoles anglophones étaient rares dans la ville de Yaoundé, il fait le choix de nous inscrire dans l'une des seules écoles primaires anglophones qui existent. Ce choix, à lui seul, est une déclaration. Il prépare pour nous un avenir qui dépasserait les limites visibles de notre environnement. Plus tard, j'intègre l'un des collèges les plus prestigieux pour filles à Bamenda, zone anglophone du Cameroun. J'y passe six années en internat. C'est l'une des périodes les plus structurantes de ma vie. Loin de la maison, j'apprends l'autonomie, la discipline et la résilience. Mais surtout, je trouve une véritable famille auprès de mes amies pensionnaires. Dans leurs rires, dans nos confidences tardives, dans nos rêves partagés, je découvre l'appartenance. La vie prend des couleurs. L'adolescence arrive avec ses contrastes, ses joies intenses et ses douleurs silencieuses. C'est une période de découverte de soi, de construction intérieure, de premiers questionnements profonds.

Le passage : entre adolescence et vie d'adulte

Je passe ensuite mon baccalauréat anglophone à Yaoundé. Cette année-là est l'une des plus marquantes de mon adolescence : le passage invisible de l'innocence à la confrontation avec la réalité. Je commence à percevoir que la vie ne sera pas simplement une continuité logique de ce que j'avais connu. Lorsque j'entre à l'université de Buéa, je retrouve un univers familier, entourée de mes amies, portée par les ambitions naturelles de la jeunesse.

Je suis encore pleine de rêves, pleine de projections. Toutefois, je suis vite rattrapée par la réalité. Là, je découvre les vraies difficultés de la vie. Celles qui arrivent sans prévenir. Celles qui forcent à se positionner, à choisir, parfois à survivre. L'université ne s'avère pas seulement un lieu de savoir, elle est le théâtre de mes premiers combats intérieurs. En dernière année universitaire, ma vie bascule. Je tombe enceinte. Face à cette réalité, mes convictions religieuses me guident. Pour moi, il n'y a pas d'autre choix que de garder cet enfant. Ce moment marque une rupture profonde. Ma vie prend une direction entièrement nouvelle. Je ne suis plus seulement une étudiante. Je vais devenir une mère. Ce choix va profondément marquer mon existence : j'entre dans une union que je croyais juste, mais qui se révèle destructrice. Cette union me forge, oui, mais de la pire des manières. Elle m'arrache à l'innocence, à la légèreté, à l'enfant que j'étais encore. Je dois grandir vite, trop vite. Apprendre à tenir debout alors que tout en moi veut s'effondrer. Apprendre à être forte alors que je ne sais pas encore qui je suis vraiment. L'enfant choyée que j'avais été jusque-là porte désormais sur ses épaules des responsabilités, des blessures et des silences.

Responsabilités, blessures et silences

Lorsque ma grossesse devient une réalité visible, elle ne transforme pas seulement ma vie — elle bouleverse aussi celle de ma famille. La nouvelle tombe comme un silence lourd. Moi, l'enfant dans laquelle on avait investi tant d'espoir, celle pour qui mon père avait choisi les meilleures écoles, celle dont l'avenir semblait déjà dessiné avec fierté, je deviens soudain celle qui a dévié du chemin. Je vois la déception dans leurs regards, même lorsque les mots ne viennent pas. Ce n'est pas une colère bruyante, mais une douleur profonde, presque palpable. Mon père, celui qui avait cru en mon potentiel avant même que je ne le comprenne moi-même, se retrouve face à une réalité qu'il n'avait jamais envisagée pour moi.

Il y a des silences qui en disent plus que des reproches. Des regards qui se détournent. Des conversations qui s'arrêtent lorsque j'entre dans la pièce. Je ressens le poids de leurs attentes brisées. Le poids de leurs sacrifices. Le poids de leur incompréhension. Certains membres de ma famille ne comprenaient pas mon choix, surtout à ce moment critique de ma vie universitaire. Pour eux, j'ai compromis mon avenir. J'ai détruit l'image de réussite qu'ils avaient construite autour de moi. Et même si personne ne me rejette complètement, je sens que quelque chose s'est fissuré. La confiance aveugle qu'ils avaient placée dans mon parcours est à présent remplacée par une inquiétude silencieuse. À l'intérieur de moi, je vis un mélange complexe de honte, de culpabilité, mais aussi de conviction. Car malgré la douleur de leur déception, je sais que je ne peux pas renier mes convictions. Je sais que cet enfant n'est pas une fin, mais le début d'une transformation que je ne comprends pas encore. Pour la première fois de ma vie, je comprends que suivre sa vérité peut signifier décevoir ceux qu'on aime. Et, en même temps, je commence inconsciemment à me détacher du besoin d'être seulement celle que les autres attendent que je sois pour devenir celle que la vie m'appelle à devenir.

Je mets mes études en pause après l'obtention de ma licence (l'équivalent du Baccalauréat au Canada). Je commence un petit travail pour subvenir à nos besoins. La vie avec le père de mon enfant est difficile. Très difficile. Ce qui devait être un refuge devient une source de douleur. Un deuxième enfant arrive moins de trois ans plus tard. Mes responsabilités doublent. Mon enfance intérieure disparaît définitivement. Je deviens adulte par nécessité, non par choix.

Pendant quatre ans, je nourris un rêve : partir en France pour poursuivre mes études. Ma sœur, qui y vit déjà, me soutient et croit en moi. Elle m'encourage, m'accompagne dans les démarches, espère avec moi. Mais malgré tous les efforts, malgré les recours et la foi, on refuse mes demandes répétées de visa. Chaque refus est une blessure. Je vis chacun comme un rejet.

Ma renaissance

La déception est immense. Pas seulement pour moi, mais aussi pour ma sœur, qui avait placé tant d'espoir dans ce projet. Finalement, je prends une décision différente. Je décide de me reconstruire là où je suis. Je m'inscris à l'Université catholique d'Afrique centrale pour une licence professionnelle en Qualité, santé, sécurité et environnement. Cette décision marque un tournant. Je m'y investis pleinement. Un an plus tard, j'obtiens mon diplôme avec mention « bien ». Ce moment est plus qu'une réussite scolaire. C'est une renaissance, la preuve que je ne suis pas définie par mes échecs, mais par ma capacité à me relever.

Fin 2018, je commence à travailler dans une usine de fabrication de plastique. En mai 2019, je signe officiellement mon contrat de travail. Ce geste, simple en apparence, est monumental pour moi. Pour la première fois depuis longtemps, je me retrouve. La femme perdue que j'étais, brisée par plus de dix années dans une relation toxique, commence à se réveiller. Je commence à voir ma propre valeur. Je commence à entendre ma propre voix. Puis, une opportunité se présente : une offre de travail dans la ville de Douala. Cette offre devient ma porte de sortie. Mais cette sortie a un prix. Je dois laisser mes enfants derrière moi. La douleur est indescriptible. Aucun mot ne peut exprimer ce que ressent une mère contrainte de s'éloigner de ses enfants pour survivre et se reconstruire. Mais au fond de moi, je sais que ce départ est nécessaire.

Je dois partir non pour fuir mes enfants, mais pour construire un avenir capable de les accueillir dignement. Je ne suis plus à mon aise dans la relation avec leur père, un désir est né en moi, discret d'abord, puis brulant : partir. Ce désir n'est pas une fuite, mais un instinct de survie. Et comme je crois depuis toujours au pouvoir de la parole et de la pensée, j'engage avec ce projet de départ une discussion, comme on parle à une promesse. J'ai pensé ma liberté avant de la vivre. Ce vœu de partir ouvre alors les portes d'une voie professionnelle qui m'éloigne à la fois de ce qui me détruit et... de mes enfants. Cette séparation est l'une des douleurs les plus profondes que j'allais connaître dans ma vie. Mais je sais, au fond de moi, que ce sacrifice représente quelque chose de plus grand comme une promesse qu'on s'est faite pour s'assurer qu'on lui restera fidèle et qu'on la réalisera.

Quelques mois plus tard, mes enfants me rejoignent. À ce moment-là, le projet d'immigrer au Canada est déjà en marche. Ce projet ne naît pas d'un hasard, mais d'années de pensées répétées, de paroles posées dans l'invisible, de foi et de patience. Mes proches attendent énormément de moi. Enfant choyée, porteuse d'espoirs familiaux, je déçois plus d'une personne par mes choix. Je suis souvent incomprise et jugée. Mais je continue d'avancer, parce que j'ai compris une chose essentielle : on ne peut pas vivre pour satisfaire les attentes des autres au prix de sa propre vérité.

Rêve d'un ailleurs

Le projet du Canada, que je caresse depuis 2021, se précise de plus en plus. Je commence à en parler, à le penser sérieusement, à y croire. Car je sais que les paroles prononcées avec foi finissent par créer des chemins invisibles. Des personnes croisent mon chemin. Des guides. Des aides. Des confirmations.

Mon projet d'immigrer au Canada n'est pas un simple rêve. C'est un engagement qui exige de la prudence, de la stratégie et des moyens financiers importants. Je sais que ce chemin demandera des sacrifices, de la patience et une foi inébranlable. À cette période, l'immigration vers le Canada est à son apogée. La demande est extrêmement élevée, et les places pour passer le Test de connaissance du français (TCF Canada) deviennent de plus en plus rares. Beaucoup désespèrent face à la difficulté d'obtenir une date. Mais au fond de moi, je refuse de céder au découragement. Je crois profondément que ce projet fait partie de ma destinée. Alors, avec foi, je le déclare. J'annonce avec conviction que je passerai ce test au mois d'octobre. Le 3 octobre 2023, contre toute attente, je trouve une place disponible pour le 7 du même mois. Ce moment reste gravé dans ma mémoire. Ce n'est pas une coïncidence. C'est la réponse à une parole que j'avais prononcée avec foi. Je passe le test avec détermination. Deux semaines plus tard, je reçois mes résultats. Ils sont excellents. Cette réussite est une confirmation, elle confirme que je suis sur le bon chemin. En décembre 2023, je reçois mon évaluation de diplômes des World Education Services (WES). Ce document est une étape cruciale. Le même mois, j'entre officiellement dans le bassin d'Entrée express. Pour la première fois, le projet devient concret, visible, réel. Mais je sais que je dois maximiser mes chances. Je m'inscris au test de langue anglaise, que je passe début février 2024. Le jour des résultats, je ressens un mélange d'espoir et de tension. Et lorsque je découvre mon score, je comprends que je fais désormais partie de ceux qui peuvent être sélectionnés. Pourtant, en mai 2024, un coup dur survient. Mon dossier est rejeté. Une erreur lors de l'évaluation a compromis ma demande. Tout ce temps, toute cette énergie, tout cet argent... perdus en apparence. La douleur est réelle. La déception profonde. Mais cette fois, quelque chose en moi est différent. Je ne m'effondre pas. Je relativise. Je refuse d'abandonner.

Je corrige l'erreur. Je resoumets mon évaluation. Et, en moins d'une semaine, je reçois enfin le bon document. Une nouvelle fois, j'entre dans le bassin. En juillet 2024, je reçois l'invitation tant attendue. Cette invitation représente bien plus qu'un papier. Elle représente des années de foi, de patience et de persévérance. En septembre 2024, je soumets officiellement mon dossier complet. Puis commence l'attente. Une attente silencieuse, remplie d'espoir. Et quelques mois plus tard, le moment tant attendu arrive enfin. Le fameux sésame. La confirmation que ma vie est sur le point de changer. La validation que toutes mes paroles, toutes mes pensées et tous mes sacrifices n'avaient pas été vains. Le Canada n'est plus un rêve. Il devient ma réalité.

Un nouveau départ

Puis, le moment arrive. Le 6 août 2025, j'atterris au Canada, plus précisément dans la ville d'Oshawa, située dans la région de Durham, en Ontario. Ce jour marque une rupture entre deux vies. À mon arrivée, un ami, qui est comme à mes yeux un frère m'accueille. Il m'aide dans toutes les démarches administratives pendant deux jours. Il me guide avec patience. Il me dépose au Conseil des organismes francophones de la région de Durham (COFRD), qui devient l'un de mes premiers points d'ancrage. Grâce à ce soutien, je réussis à inscrire mes enfants à l'école et je m'inscris moi-même à un certificat en management de l'environnement et de la santé et sécurité au travail. Encore une fois, les portes s'ouvrent.

Pourtant, même si mon installation au Canada est la concrétisation d'un rêve que j'ai porté si longtemps, elle n'est pas uniquement faite de lumière. Elle apporte aussi son lot de silences. Malgré la présence de mes enfants à mes côtés, une grande solitude s'installe — une solitude nouvelle, différente de toutes celles que j'ai connues auparavant. Ici, tout est à reconstruire.

Les repères sont absents. Les habitudes n'existent pas encore. Les journées sont longues et certaines nuits, encore plus. Il n'y a pas encore de travail, pas encore cette stabilité que j'ai tant cherchée. Il y a des moments de doute, des moments où le poids de la responsabilité se fait sentir avec intensité. Mais au milieu de ce vide, il y a aussi un pilier : l'école. Ma formation m'occupe à plein temps. Elle me donne une structure, une direction, une raison de me lever chaque matin avec un objectif clair. Chaque cours est un pas de plus vers la femme que je suis en train de devenir. Chaque notion apprise apporte une pierre à l'édifice de ma nouvelle vie. Et au fond de moi, l'espoir est intact. Je sais que cette période n'est qu'une transition. Je crois profondément qu'au terme de cette année de formation, j'obtiendrai mon premier emploi dans ce domaine qui me passionne tant — la santé, la sécurité et la protection de la vie humaine au travail. Ce n'est pas seulement un emploi que je cherche. C'est l'alignement entre mon histoire, mes épreuves et ma mission. Même dans la solitude, je ne suis pas perdue. Je suis en transition. Je suis en construction. Et je suis exactement là où je dois être.

Aujourd'hui, je comprends que mon histoire n'a jamais été une succession de souffrances, mais une préparation. Les épreuves ne m'ont pas brisée, elles m'ont révélée. Chaque douleur m'a construite. Chaque refus m'a redirigée. Chaque silence m'a appris à écouter ma propre voix. Je ne suis plus la jeune fille perdue. Je suis une femme consciente. Une femme debout. Une femme guidée par une mission. Je sais que mon chemin ne s'arrête pas ici. Le Canada n'est pas une finalité, il est mon point d'ancrage. Je me vois voyager à travers le monde. Contribuer à la santé et à la sécurité au travail. Protéger des vies. Transformer des organisations.

Mes écrits ne parlent pas de perfection. Ils parlent de résilience, de parole tenue, de pensée incarnée et, surtout, d'une volonté plus forte que les blessures. Aujourd'hui, ma volonté est plus vivante que jamais. Je n'avance plus pour survivre, j'avance pour accomplir. Pour transmettre. Pour laisser une trace qui a du sens.



MARIAMASIRRE SYLLA

UN REPLI STRATÉGIQUE

Un nouveau départ

Je m'appelle Mariamassire Sylla. Âgée de cinquante-trois ans, je suis originaire de la Côte d'Ivoire et mère d'un garçon qui aura vingt-quatre ans cette année. Je suis issue d'un foyer polygame et la quatrième d'une fratrie de douze enfants.

En octobre 2024, après plus de quinze ans dans mon pays d'origine, j'ai décidé de revenir au Canada afin de donner un nouvel élan à ma vie professionnelle, que dis-je, à ma vie tout court.

D'aucuns s'interrogeront sur les raisons qui ont motivé mon retour au Canada, de surcroît dans une province anglophone, et ce, à plus de cinquante ans révolus.

Afin de répondre à cette question, il est important de faire un retour dans le passé.

Mon parcours de vie

Je me rappelle, comme si c'était hier, la première fois que je suis arrivée au Canada dans le but de poursuivre des études. C'était un soir de septembre 1998. Je ne me suis pas vraiment sentie dépaylée, car je venais de France.

Ainsi débutait mon premier séjour canadien, en terre québécoise. Durant cette période de dix ans, j'ai eu mon fils, obtenu mon baccalauréat en administration des affaires à l'Université du Québec à Montréal et suis devenue citoyenne canadienne. À l'orée de ce temps passé en terre québécoise, j'avais pris la décision d'aller vers les provinces anglophones afin de profiter d'autres opportunités. Mais, comme dit l'adage, « l'homme propose, Dieu dispose. » En effet, au cours de l'année 2008, je me suis mariée et j'ai malheureusement perdu ma mère. J'ai dès lors pris la décision de retourner au pays afin de m'occuper de mon fils et de passer du temps avec mon époux d'alors.

C'est ainsi qu'en août 2009, j'atterrissais en Côte d'Ivoire. Même si au départ je n'envisageais pas d'y passer autant de temps, ce retour au pays a été salubre pour moi, car j'ai découvert la vraie nature de mon époux, ce qui m'a conduit à divorcer de lui après coup. J'ai également pu élever mon fils dans un cadre plus sécuritaire et selon les standards propres à ma culture. J'y ai également travaillé pendant un certain temps dans le domaine des télécommunications. Ces quinze années ont été aussi marquées par des épreuves, notamment la perte de mon emploi.

Ce fut une période difficile pour mon fils et moi ! Mais Dieu faisant grâce, nous avons pu y arriver avec l'aide des uns et des autres, mais surtout avec celle de mon père. Pendant cette traversée du désert, je me suis entièrement consacrée à mon fils. Tout ce que je gagnais était dévolu à sa scolarité et à ses besoins primaires. Malgré toutes ces difficultés et la COVID-19, mon fils a obtenu son baccalauréat (douzième année). Après son départ pour le Canada, aucune raison ne justifiait encore ma présence en Côte d'Ivoire, mais j'avoue qu'après plus de quinze années passées hors du Canada, j'appréhendais beaucoup mon retour. Cependant, avec les encouragements des uns et des autres, j'ai finalement pris la décision de revenir.

Rendez-vous à Durham

Mon choix de venir vivre à Ajax, dans la région de Durham, est le fruit du hasard. En décembre 2023, profitant d'un séjour aux États-Unis, j'ai décidé de faire un tour à Montréal pour voir mon fils et ma tutrice. Ce fut un séjour riche en émotions, car cela faisait plus de dix ans que je n'avais pas vu cette dernière, que je considère comme une mère étant donné qu'elle a été une aide capitale dans l'obtention de mon diplôme au Canada.

En effet, il existe des individus qui, bien que n'étant pas de votre sang, sont marquants dans votre vie. Ma tutrice, Mme Camara, est ce genre de personne. Au moment où je me sentais perdue et ne savais où aller, cette dame accepta de m'héberger sans rien me demander en retour. Encore plus, elle a accepté d'accueillir mon fils alors que tous les autres me tournaient le dos.

Après ce bref passage à Montréal, j'ai entamé mon voyage vers ma nouvelle destination, Columbus, en Ohio. Après une escale à Toronto, au moment de mon embarquement pour la seconde étape de mon voyage, j'ai fait une crise de panique dans l'avion. Rien ne prédisait cette crise même si je suis claustrophobe et que je fais de l'anxiété. Par conséquent, je suis débarquée de l'avion et je me suis retrouvée seule et sans ressources à l'aéroport de Toronto.

J'ai appelé mes frères et sœurs pour les informer de la situation. Mon frère m'a suggéré de contacter ma cousine, qui réside dans la région de Durham depuis un certain moment, le temps de trouver une solution à mon problème. J'avoue que j'ai hésité un court instant, car cela faisait un certain temps que je n'avais pas été en contact avec elle. À ma grande surprise, elle m'a chaleureusement accueillie, payant même le taxi de l'aéroport à sa résidence. Elle a également pris en charge les frais exigés par le médecin pour produire le document qu'exigeait la compagnie aérienne pour m'autoriser à reprendre l'avion.

Mes quarante-huit heures avec elle m'ont convaincue de regagner le Canada, d'autant plus qu'elle offrait de m'héberger et me faire profiter de son réseau pour ma recherche d'emploi. Cependant, tout ne s'est pas passé comme prévu. Au départ, je prévoyais faire de la suppléance dans les écoles du réseau francophone en Ontario, mais ce plan fut un échec. Le fait est qu'à mon arrivée en octobre 2024, les critères d'embauche avaient changé.

Il ne suffisait plus d'être francophone, il fallait désormais avoir le baccalauréat en enseignement et faire partie de l'Ordre des enseignantes et des enseignants de l'Ontario. Ainsi commençait ma période de questionnement ! Dans un premier temps, j'ai commencé à postuler à diverses offres, notamment dans les centres d'appels.

Même si les postes proposés étaient qualifiés de bilingues, il m'est vite apparu qu'ils étaient pour une personne anglophone ayant des connaissances en français et non l'inverse. J'ai également postulé, sans succès, dans des garderies, des supermarchés, etc. Chaque poste exigeait des certificats et un minimum d'expérience.

Renouvellement de la pensée

Après tous ces échecs, j'ai eu un passage à vide. Je remettais en question mes compétences, ma décision de revenir au Canada. Plus encore, le fait d'être chez ma cousine sans véritablement contribuer me mettait fortement mal à l'aise. J'ai beaucoup pleuré. Cependant, grâce au soutien de mes frères et sœurs, de ma cousine et d'une amie, j'ai commencé à remonter la pente petit à petit. J'ai opéré un changement dans ma manière d'appréhender les choses grâce à une thérapie offerte gratuitement par un centre d'accueil pour les nouveaux arrivants. Désormais, je me fixe des objectifs à court terme, que j'atteins avant de passer à l'étape suivante. J'ai aussi pris conscience que je ne pouvais pas tout contrôler. On peut avoir un plan bien tracé et bien ficelé, mais en définitive, le dernier mot revient au Tout-Puissant. Cette épreuve a renforcé ma foi. Je fais mon effort et je laisse le reste à Dieu, qui est souverain en toute chose. Mon implication en qualité de bénévole dans des organismes venant en aide aux populations vulnérables m'a également permis de reprendre confiance en moi.

Mon plan de carrière

Après mure réflexion, j'ai décidé de m'engager dans la carrière d'éducatrice de la petite enfance, mon objectif étant de devenir une éducatrice inscrite, d'acquérir de l'expérience et, plus tard, d'ouvrir une garderie dans mon pays d'origine où la vie tend à être de plus en plus identique à celle en Occident.

La première étape de mon parcours comme éducatrice a consisté à me former pour être assistante éducatrice de la petite enfance. Après une formation de dix-neuf semaines au Archbishop Anthony Meagher Catholic Continuing Education Centre, j'ai obtenu le certificat convoité. Il faut dire que cette formation intensive n'a pas été de tout repos et, en plus, elle a été dispensée en anglais.

Elle a confirmé ma décision de m'engager dans cette voie. Ma formation théorique et pratique m'a permis de comprendre le rôle primordial que les éducateurs jouent dans le développement social, émotionnel, physique et cognitif des jeunes enfants. Il s'agit de les accompagner dans tous les aspects de leur développement, dans un environnement où ils se sentent en sécurité, acceptés, écoutés, compris, encouragés à explorer et à se surpasser.

La seconde étape dans mon périple vers cette profession sera d'acquérir une expérience significative d'au moins six mois afin de réduire le temps de formation à un an au lieu de deux. J'ai bon espoir de trouver un emploi sous peu.

L'on peut avoir de grandes ambitions, mais il faut d'ores et déjà avoir une très belle discipline et organisation de vie, s'entourer de bonnes personnes et de vraies, celles qui nous soutiennent indéfectiblement et nous poussent vers l'avant, et, par-dessus tout, mettre le Seigneur au centre de nos vies.

Marie Marguerite
Gweth

On peut avoir un plan bien tracé et bien ficelé, mais en définitive, le dernier mot revient au Tout-Puissant. Cette épreuve a renforcé ma foi. Je fais mon effort et je laisse le reste à Dieu, qui est souverain en toute chose.

Mariamassire
Sylla

Pour moi, c'est un privilège d'apprendre et de découvrir la société canadienne d'aujourd'hui. Je suis fière d'apprendre des autres et, en même temps, de partager mon expérience.

Gisèle
Lwamba

Aujourd'hui, je comprends que mon histoire n'a jamais été une succession de souffrances, mais une préparation. Les épreuves ne m'ont pas brisée, elles m'ont révélée. Chaque douleur m'a construite. Chaque refus m'a redirigée. Chaque silence m'a appris à écouter ma propre voix.

Chimène
Negue





LE CONSEIL DES ORGANISMES FRANCOPHONES DE LA
RÉGION DE DURHAM (COFRD) EST UN ORGANISME À BUT
NON LUCRATIF QUI JOUE UN RÔLE CLÉ DANS LE
DÉVELOPPEMENT COMMUNAUTAIRE FRANCOPHONE DE LA
RÉGION.

ACTIF, VISIBLE ET ENGAGÉ, LE COFRD RASSEMBLE ET
CÉLÈBRE LA FRANCOPHONIE À TRAVERS UNE OFFRE VARIÉE
DE SERVICES, DE PROGRAMMES, D'ATELIERS ET D'ACTIVITÉS
CULTURELLES, CONÇUS POUR RÉPONDRE AUX BESOINS DES
FRANCOPHONES DE TOUS ÂGES ET DE TOUS HORIZONS.

LE COFRD AGIT ÉGALEMENT COMME ORGANISME
PARAPLUIE, REGROUPANT 31 ORGANISMES FRANCOPHONES
MEMBRES, FAVORISANT LA CONCERTATION, LA
COLLABORATION ET LA MISE EN VALEUR DE LA DIVERSITÉ
CULTURELLE AU SEIN DE LA COMMUNAUTÉ.